« Nous sommes tous des juifs et des allemands »

Hommage à Jakob Neumann (1806-1849)

Alexander Neumann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/262>

DOI : 10.4000/variations.262

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Référence électronique

Alexander Neumann, « « Nous sommes tous des juifs et des allemands » », *Variations* [En ligne], 11 | 2008, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/262> ; DOI : 10.4000/variations.262

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Les ami•e•s de Variations

« Nous sommes tous des juifs et des allemands »

Hommage à Jakob Neumann (1806-1849)

Alexander Neumann

NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur www.theoriecritique.com, « La beauté est dans la rue », 1er mai 2008, pp. 37-49

- 1 Le 21 mai 1968, Daniel Cohn-Bendit est interdit de séjour en France. Le 3 mai, le damné de Nanterre avait déjà été traité d'« anarchiste allemand » dans un éditorial de *L'Humanité*, où Georges Marchais livrait l'interprétation stalinienne du mouvement contestataire, sous le titre « De faux révolutionnaires à démasquer ». Le titre vaut le détour, puisqu'il postule implicitement que son auteur serait un révolutionnaire (la suite prouva que non) et que les étudiants gauchistes seraient des conspirateurs, thème paranoïaque souvent associé à l'antisémitisme, selon les études sur la personnalité autoritaire d'Adorno.¹ « L'anarchiste allemand Cohn-Bendit », cela sonne comme une triple infamie : marginal qui met en danger la République et la classe ouvrière ; boche qui devrait se taire ; étranger porteur d'un nom qui sonne juif. Le mouvement étudiant lance sa réplique à travers une affiche qui montre Daniel Cohn-Bendit, au sourire narquois, devant une haie de CRS, assorti de la légende : « Nous sommes tous des juifs et des allemands ».
- 2 Aujourd'hui, le mouvement pour un autre monde semble avoir supplanté définitivement le discours nationaliste et ethnocentrique du PCF de l'époque. Simultanément, ce parti est passé de 21% des suffrages, lors de la présidentielle de 1969, à 1,9% en 2007. Peu importe donc si *L'Humanité* se montre incorrigible, quarante ans après, en relançant sa vieille rengaine à propos d'un meeting assez récent de son ennemi politique : « *Modèle du genre libéral-libertaire, [Cohn-Bendit] réveillera la foule au moyen de quelques saillies anticomunistes* »

.² L'anarchiste allemand ne passe manifestement pas, mais le propos du journal ne fait plus événement.

- 3 Si nous revenons sur le mot d'ordre étudiantin, bien plus puissant et prometteur que la provocation qui était à son origine, c'est plutôt pour aborder les problèmes toujours actuels de l'antisémitisme, du souverainisme et de l'ethnocentrisme post-colonial. Ces discours identitaires s'appuient tous sur une commune adhésion à l'autorité, selon la Théorie critique qui anime la revue qui publie le présent article. La révolte des banlieues, le non de gauche à la Constitution européenne, l'élection de Monsieur Sarkozy, sont autant de phénomènes qui peuvent illustrer l'actualité d'une critique anti-autoritaire.³

Signification historique

- 4 Le mot d'ordre soixante-huitard fait appel à un imaginaire collectif du mouvement contestataire, qui veut se solidariser avec tous les acteurs dominés et méprisés, retournant la signification discriminatoire pour la brandir, tel un écusson. Retournement qui fut déjà pratiqué par les sans-culottes et bien d'autres mouvements. Pourtant, l'expérience et la contingence historique ne sont pas absentes de l'expression « nous sommes tous des juifs et des allemands ». Les juifs étrangers étaient, en effet, les premières victimes de la politique de l'Etat français de Vichy, puisqu'ils étaient expulsés vers l'Allemagne nazie, dès 1941, en même temps que les militants politiques de gauche étrangers. Une politique à laquelle les grands partis de la gauche française n'ont pas su s'opposer. Alors que le PCF était engagé dans le pacte germano-soviétique qui liait Hitler et Staline (1939-41), les socialistes étaient occupés à digérer l'investiture que leurs députés avaient accordée au Maréchal Pétain. La compromission de François Mitterrand avec le pouvoir vichyste, ses premiers engagements aux côtés de l'extrême droite, ses amitiés antisémites jamais démenties avec des responsables de cette époque, tel René Bousquet, n'étaient pas encore bien établies en 68.⁴ Sans connaître ces détails, la jeunesse soixante-huitarde a bien senti que les intérêts des pseudo-résistants de la gauche institutionnelle – Marchais et Mitterrand – étaient assez éloignés de l'idéal émancipateur sans bornes qu'elle portait au mois de mai.
- 5 Le personnage de Cohn-Bendit incarne cette situation historique. « L'anarchiste allemand » est en réalité née en France, parce que ses parents avaient fui le régime nazi, ce qui fait que leur fils Daniel a vu le jour à Montauban, en 1945. Walter Benjamin n'a pas eu cette chance, puisqu'il a été pris au piège à la frontière espagnole pendant la guerre, ce qui a provoqué son suicide. On constate que Marchais était aussi éloigné de l'universalisme républicain que de l'internationalisme. Le mouvement du 22. Mars, parti de l'Université de Nanterre, qui devient celui de Mai, tente de sauver les deux principes, ou il tente plutôt de les transcender en faveur d'un cosmopolitisme transnational.

Résurgences

- 6 Je ne pensais pas être obligé de rappeler ici une évidence historique, à savoir la brutalité de l'occupation militaire du territoire français par la Wehrmacht, de 1940 à 44. Jusqu'au moment récent où le tortionnaire de la guerre d'Algérie Jean-Marie Le Pen a tenté de d'euphémiser cette sombre période. Massacres de civils par les SS – comme à Oradour sur Glane, assassinats de résistants, sanctions collectives, répressions militaires, la liste des

exactions commis par les forces destructrices du régime nazi est longue. En ce sens j'ai toujours compris la méfiance des anciens à l'égard des Allemands, même si elle me paraît exagérée à l'égard de la jeune génération démocratique. En revanche, la persistance d'un cliché anti-allemand dans l'espace public français, qui est entretenu par des citoyens français n'ayant pas connu la guerre semble plus surprenante.

- 7 En dehors de l'expérience vécue et des traumatismes des plus âgés, il existe ainsi un imaginaire politique et culturel, susceptible de véhiculer aussi bien le cliché national que des représentations racistes ou antisémites, comme l'exemple Cohn-Bendit le signale.
- 8 Tout se passe comme si la Résistance française à l'occupation nazie et le souvenir lointain de l'affaire Dreyfus avaient rendu superflue une introspection de la gauche traditionnelle, faisant l'économie d'une critique radicale de l'antisémitisme moderne. Le manque de bilan de Vichy et le deuil empêché d'un Etat républicain qui s'est fondu dans la collaboration, favorisent ensuite la justification de la guerre d'Algérie et de son cortège d'exactions. Les mêmes forces qui s'y opposent sont celles qui amorcent Mai 68.⁵ En revanche, la gauche au pouvoir se drape dans un silence assourdissant. Ce n'est pas François Mitterrand, mais Jacques Chirac qui reconnaît la responsabilité de l'Etat français pour la période de Vichy, pour les rafles et les déportations des juifs étrangers, puis français, en 1995. Cette longue tradition de la dénégarion a nourri les discours du Front national, de la nouvelle droite, des cercles rouge-bruns autour de *l'Idiot international*, ou encore les élucubrations antisémites de l'ex-communiste Roger Garaudy. Cette structure culturelle, à peine ébranlée, facilite encore toutes sortes de provocations ordinaires.
- 9 Ainsi, lors d'un déplacement au cours de la campagne électorale aux européennes de 1999, Daniel Cohn-Bendit, qui est alors tête de liste de Verts, se fait interpeller par un employé de la Cogéma, entreprise nucléaire française. Celui-là conteste la proposition écologiste de sortir du nucléaire, en demandant publiquement : « Avec quoi les Allemands vont-ils alors faire brûler leurs centrales ? Avec des juifs⁶ ? » Étrange retournement du sens historique, qui témoigne de la résurgence ou de la continuité du double préjugé anti-boche et antisémite, que le mouvement étudiant avait tourné en dérision avec brio. En 1999, Cohn-Bendit a obtenu près de 10%. Serait-ce un signe qui montre que cet état d'esprit ironique n'a pas disparu ? Il est vrai que le député européen s'est rallié au réalisme étatique, à travers son choix d'un accompagnement pragmatique de la construction européenne. Il s'agit de briser une dernière icône, car nous ne sommes pas des orthodoxes.

Sprechen Sie Deutsch ?

- 10 « Parlez-vous allemand ? » est l'une des questions qui se pose, lorsque fuse le mot d'ordre « nous sommes tous des juifs et des allemands ». Aujourd'hui comme hier, les mass media français véhiculent une image de la langue allemande qui se résume le plus souvent à un préjugé anti-boche simplet. Ce discours proclame que l'allemand serait une langue « brutale », « disgracieuse » ou « impénétrable », au choix. Assertion bien souvent nourrie par des films de guerre, où des acteurs qui jouent le rôle de militaires ou des nazis, mais qui ne parlent pas un mot d'allemand, se contentent de brailler des ordres inaudibles. Dans les cours de civilisation allemande que j'ai dispensés dans une Université parisienne, je me suis rendu compte que bien des étudiants savaient citer deux ou trois bribes de ce genre de film, qui placent les mots « eins-zwei » et « schnell, schnell » dans un fond

sonore menaçant. L'apprentissage de la langue et de la culture allemande réelle efface généralement pareille caricature.

- 11 La célèbre imitation que fait Charlie Chaplin des discours d'Hitler dans le « Grand Dictateur » est nettement plus réussie, mais plus difficile à reproduire, car elle saisit à la fois la sonorité de la novlangue nazie, le timbre personnel du dictateur et son accent autrichien. Création artistique brillante qui finit sur un improbable « Schnock ! ».
- 12 L'image de l'allemand en France est marquée par une triple confusion, entre l'abolement réel du caporal nazi, les enregistrements radio des chefs du Troisième Reich et le jeu d'acteur des films d'après-guerre alliés. Les trois aspects convergent vers une certaine idée de l'allemand qui est très éloignée de la langue allemande.
- 13 Cette confusion, entre le jargon du chefaillon nazi et la langue allemande qui a existé bien avant le nazisme, a été percée à jour par la romancière Anna Seghers. Dans son roman autobiographique « Transit », elle se glisse dans la peau d'un réfugié allemand à Marseille, qui tombe par hasard sur un manuscrit écrit dans sa langue maternelle.
- 14 Le protagoniste confie :

« Par excès d'ennui, je me mis à lire. Et je lus, je lus encore. (...) J'en oubliai mon cafard. J'en oubliai mon ennui mortel. Et, si j'avais eu de mortelles blessures, je les aurai oubliées, elles aussi, en lisant. Tandis que je lisais, ligne par ligne, je sentis aussi que c'était là ma langue, ma langue maternelle, et elle me pénétrait comme le lait pénètre le nourrisson. Elle ne claquait pas et ne grinçait pas, comme cette langue qui sortait du gosier des nazis en commandements assassins, en répugnantes protestations d'obéissance, en ignobles vantardises ; elle était sérieuse et calme. »⁷

La jeune génération est sans doute en train de se laisser pénétrer par cette langue, à en juger l'engouement des adolescents français pour des groupes de musique qui chantent en allemand, tel *Tokio Hotel*.

Culture cosmopolite

- 15 Nous sommes tous des juifs et des allemands, cela évoque une culture cosmopolite de l'émancipation qui fait penser à Anna Seghers, Rosa Luxembourg, Sigmund Freud, Karl Marx, Henri Heine, Albert Einstein, Walter Benjamin, Theodor Wiesengrund Adorno, Herbert Marcuse, Franz Neumann...
- 16 Rosa Luxembourg nous a appris que les frontières ne passent pas entre les nations, mais entre les classes sociales. Au moment de la première Guerre mondiale, Freud a saisi les pulsions destructrices ou auto-destructrices qui se peuvent se diriger contre la vie, contre la déviance, contre les juifs et toute autre figure de la différence. Marx a démonté la culture ouvriériste, productiviste et nationaliste du mouvement ouvrier naissant, dans sa critique du programme de Gotha. Einstein a montré qu'il ne pouvait y avoir aucun point fixe dans l'univers, ce qui prive théoriquement de fondement toute vision géocentrique, ethnocentrique et égocentrique. Heine a su prendre les situations les plus tragiques avec ironie, en défiant toute forme de pouvoir. Les auteurs de la Théorie critique de l'Ecole de Francfort permettent de sortir de la philosophie occidentale classique, qui cherche l'accomplissement totalisant, en découvrant la dialectique négative.⁸
- 17 Cette culture critique traverse les temps et les courants, mais elle se distingue toujours par un esprit cosmopolite qui refuse le repli identitaire, le nombrilisme.

- 18 Des auteurs sensibles à la psychanalyse, tels Didier Anzieu et Micha Brumlik, cherchent aujourd'hui à faire comprendre à quel point la pensée de Freud s'est inspirée de l'esprit ashkénaze, du judaïsme et de la culture allemande.⁹ La situation marginale, le regard critique de l'étranger, rendent pensable l'affranchissement des conventions établies et des entraves intellectuelles.
- 19 La même réflexion peut permettre de saisir l'originalité de la Théorie critique de l'Ecole de Francfort, que Daniel Cohn-Bendit connaît d'ailleurs bien. Après son retour en Allemagne, que le pouvoir gaulliste et la propagande communiste avaient favorisé, il a notamment suivi les cours d'Oskar Negt, disciple d'Adorno, et qui commence à être connu en France depuis 2007. Dans les années 70, Cohn-Bendit poursuit ses études de sociologie à Francfort. À ce moment-là, Micha Brumlik se rend compte que le mouvement étudiant et extra-parlementaire allemand a du mal à se défaire de toutes les représentations antisémites classiques, bien qu'étant profondément antifasciste et opposé aux anciens nazis qui se sont maintenus dans les Universités et dans les partis de droite jusqu'en 68. Il en est sorti un petit livre remarquable et remarqué, dont il faut paraphraser le titre en français : *Il n'y a de voie pour une personne à la fois allemande et juive*,¹⁰ et qui témoigne de la difficulté à porter à la fois une culture de la différence et une culture traditionnelle. Dilemme auquel Marx a tenté de se soustraire.
- 20 Les courants politiques qui ont écarté cette culture critique ont tous fini leur course sous la forme d'un appareil bureaucratique à la doctrine refroidie. Effet que Cohn-Bendit a décrit avec verve et ironie en 1968, dans « Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme ».¹¹

Excursion : Heidegger en France

- 21 Le deuil impossible de Vichy -sur lequel prospèrent toujours les idées de la droite française qui n'a pas envie de se « repentir » (chose que personne ne lui a demandée)- influe aussi sur la culture intellectuelle de la gauche française. La révolution conservatrice, cette intelligentsia d'extrême droite allemande de l'entre-deux-guerres qui a accompagné l'essor du nazisme, jouit d'une étonnante popularité en France, depuis la philosophie de Heidegger (membre du parti nazi) jusqu'à l'écrivain Ernst Jünger, ce chantre de la guerre ou le juriste de l'état d'exception Carl Schmitt.
- 22 Conscients du problème, les penseurs critiques qui font appel à des concepts philosophiques d'Heidegger en France ont souvent pris soin de se présenter comme des « heideggeriens de gauche », dans le sillage de Sartre, qui a défendu un existentialisme de la résistance.¹² L'expression « heideggerien de gauche » semble pourtant paradoxale et traduit un malaise. Manifestement inspirée du phénomène des « hégéliens de gauche » (Feuerbach et le premier Marx), le terme oublie que Hegel ne s'est jamais profilée comme un adversaire de la République, cadre discursif auquel s'applique le schéma gauche-droite.
- 23 Si les arguments d'Heidegger peuvent être discutés librement en démocratie, sans être soumis à une quelconque censure théorique ou idéologique, il apparaît néanmoins que cette discussion ne saurait faire complètement abstraction des visées de l'auteur. Nul retour aux sources des concepts purs parvient à contourner son engagement nazi, sur le plan politique et intellectuel, qui reste un fait incontestable. Victor Farias a montré l'ampleur personnelle du ralliement au nazisme chez Heidegger, alors que Emmanuel

Faye signale les implications philosophiques possibles de ce choix existentiel.¹³ Herbert Marcuse, qui a suivi les enseignements d'Heidegger avant le 30 janvier 1933, date de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, constate que la philosophie et le nazisme heideggerien se confondent, après la guerre. Heidegger lui réplique, dans une lettre envoyé fin janvier 1948, dans laquelle il refuse de se distancier de ses engagements pour le Troisième Reich, tout en prétendant qu'il y aurait à ce sujet « beaucoup de rumeurs qui sont des contre-vérités ».¹⁴ Sans commentaire.

- 24 Comment expliquer la notoriété philosophique des penseurs associés au nazisme dans la France d'aujourd'hui ? De la même façon qu'on peut expliquer la percée de l'existentialisme sartrien, dans la France de l'après-guerre, par une constellation culturelle et nationale spécifique, il est sans doute possible d'associer les aléas actuels du débat français sur l'antisémitisme, le racisme et « l'identité nationale », à une structure nationale qui peine à lâcher ses mythes de grandeur, issues de la période coloniale.

Marx et la « question juive »

- 25 Dans cette condition française, qui supporte une « pensée tiède » selon Perry Anderson,¹⁵ les discussions au sujet de la « question juive » rappellent souvent la situation théorique avant Auschwitz. C'est-à-dire que la discussion philosophique peine à tenir pleinement compte de la destruction industrielle des juifs et tsiganes sous le Troisième Reich. Tout se passe comme si Vichy, avec son « commissariat aux questions juives » et ses rafles, n'avait pas d'incidences sur la tradition philosophique et intellectuelle. Même parmi les intellectuels qui ne peuvent pas être soupçonnés d'une quelconque connivence avec cette tradition historique, on constate un manque de volonté de tenir compte de la césure historique.
- 26 Ainsi, Daniel Bensaïd vient de préfacier les écrits de Marx sur la « question juive » d'une manière qui pourrait faire croire que nous sommes encore au 19^e siècle.¹⁶ Il fait aussi mine d'ignorer les poussées avérées d'antisémitisme qu'on trouve parfois chez Marx, se contentant de diluer la « question antisémite » dans une problématique philosophique de l'universalisme et de l'émancipation humaine. Bensaïd est manifestement guidé par la volonté de se tenir à l'écart des influences théologiques et communautaires qui sont à nouveau devenues à la mode en France, depuis l'élection de M. Sarkozy, afin de maintenir une position athée et une critique de la société bourgeoise. Pourtant, la prise de position athée et critique n'interdit en rien de jeter une lumière crue sur les ambiguïtés de la pensée du premier Marx, comme le montre brillamment Micha Brumlik, dans son ouvrage « Deutscher Geist und Judenhass » paru en 2000, sept ans avant la préface bensaïdienne.¹⁷ Pareille approche demande de s'approprier cette langue « calme et sereine » qu'est l'allemand, au lieu d'instrumentaliser l'autorité historique dont jouit Marx grâce à son analyse pertinente du capitalisme.
- 27 Brumlik esquisse d'abord les conditions historiques de l'antisémitisme au 19^e siècle, où la haine des juifs se focalise sur la figure du capitaliste financier et du marchand exploiteur, contre toute évidence sociologique (au début du 19^e siècle, une enquête napoléonienne contre le crédit usuraire établit que seul quatre financiers juifs sur 2500 le pratiquaient effectivement à Paris).
- 28 Cette association symbolique favorise pourtant un antisémitisme spécifique qui traverse aussi le socialisme. J'épargne au lecteur l'énumération des commentaires antisémites de

Proudhon, Fourier et Bakounine, qui sont référencés de façon très précise dans l'ouvrage dont il est question ici (pp. 282-99). Marx lui-même s'égare, comme l'indique sa correspondance, où transparait un préjugé virulent contre « ce nègre juif de Lassalle »¹⁸ (il s'agit du fondateur du parti ouvrier allemand).

- 29 Ces illustrations ne sont pas intéressantes en soi, mais elles décrivent une constellation sociale et culturelle, où la promesse d'une révolution démocratique s'affirme contre « l'esprit de dévotion » que l'on prête alors au judaïsme. Bensaïd se trompe quand il cherche à exclure la dimension théologique de ce moment historique, car Marx fait précisément appel à l'insoumission protestante, contre la dévotion et l'esprit supposément servile des juifs européens, critique qui anime toute la tradition hégélienne, comme le remarque Brumlik. Il rappelle aussi que Marx est le fils d'une mère juive convertie et d'un père protestant. L'auteur reconnaît que Marx a, plus tard, construit une distance critique envers ses propres impulsions antisémites, tout comme Engels, sans que l'enjeu de la judéité le quitte définitivement. Dans le *Capital*, l'association initiale que le mouvement socialiste suggérait -entre judaïsme et capitalisme- est déconstruite, à travers la conceptualisation que Marx avance dans sa critique de l'économie politique. En revanche, dans ses premiers écrits philosophiques, dont Bensaïd nous chante les louanges, le problème reste entier. Dans ses considérations sur la « question juive », Marx identifie encore le juif à l'argent, couple qui forme à ses yeux la figure moderne de la société bourgeoise.¹⁹ Est-ce que ces approximations et errements philosophiques du jeune Marx n'auraient-ils pas nécessité une introduction plus critique que celle qui ouvre la nouvelle édition française de sa « question juive » ?

Sartre sans Adorno

- 30 Pareille complaisance s'inscrit dans un climat, où la critique philosophique de l'antisémitisme se replie sur un vieux texte de Sartre, datant de 1946, qui sert encore de fil à plomb à la revue *Les Temps modernes*. Le titre de l'essai sartrien semble suggérer qu'il existe une *question juive*, formule issue du 19^e siècle, alors qu'on pourrait penser que le problème philosophique le plus pressant soit posé par *l'antisémitisme*, depuis Auschwitz. Pour cette raison, la nouvelle traduction allemande porte d'ailleurs le sous-titre « Qu'est-ce que l'antisémitisme ? »²⁰. Le texte tente de percer le silence de la collaboration, mais ne rompt pas fondamentalement avec la tradition philosophique à laquelle se réfèrent le jeune Marx et, dans son sillage, le moins jeune Daniel Bensaïd. Sartre pense que le salut des juifs passe nécessairement par l'émancipation humaine universelle. La disparition de l'antisémitisme dépend donc entièrement de la révolution sociale, et la lutte contre l'antisémitisme nécessite à son tour la révolution sociale, comme Sartre l'expose explicitement à la fin de son essai. Il s'agit de faire la révolution pour tout le monde, et notamment pour les juifs, qui sont invités à refuser l'assimilation par la société bourgeoise. Du reste, Sartre croit en bon marxiste français qu'il est que l'antisémitisme se concentre dans la petite bourgeoisie, ce qui est parfaitement inexact d'un point de vue sociologique. Comme Adorno le montre dans les « études sur la personnalité autoritaire » (publié en 1950, traduit vers le français en 2007), l'antisémitisme, le racisme, la misogynie, l'homophobie et toute autre figure de la haine de l'autre, ne varient pas tant en fonction des couches sociales, qu'en fonction de la structuration autoritaire de la personnalité²¹. Comme Sartre ignore apparemment tout de ces enquêtes, menées dans les années 40, il est obligé de remplacer la sociologie critique par la spéculation

philosophique. L'expérience de l'Union soviétique signale d'ailleurs que la révolution sociale n'efface pas l'antisémitisme,²² mais il faut admettre qu'au moment de la rédaction de sa « question juive » Sartre n'avait pas encore rompu avec le stalinisme. Récemment, Claude Lanzmann, le continuateur des *Temps modernes*, a constaté que la théorie sartrienne avait été précieuse pour ouvrir le débat après la guerre, même si elle s'avère insuffisante pour saisir toutes les questions que pose l'antisémitisme moderne. Il dit que ce livre, important, lui a permis de rester en France après l'expérience de la collaboration, qui a touché « les deux tiers des Français ».²³ Il reste à espérer que sa revue participera à la discussion au sujet de la personnalité autoritaire. En attendant, Lanzmann se contente de prolonger, en 2008, le Sartre de 1947, quand il déclare que « l'assimilation est un crime contre l'humanité ».²⁴ La position ne manque pas de clarté, mais où se trouve son fondement théorique, sinon dans la philosophie aléatoire du jeune Marx ? Hier, le refus de l'assimilation se faisait au nom du communisme, aujourd'hui au nom des droits de l'homme, toujours au nom d'une cause supérieure, en attendant Godot ?

L'autoritarisme, un mal français

- 31 À mon sens, parmi les pistes de recherche les plus prometteuses en sciences sociales, se trouve le travail de distinction conceptuelle qui permet de distinguer l'antisémitisme génocidaire des nazis des multiples formes du racisme et d'antisémitisme modernes. Celles-ci peuvent traverser aussi bien les régimes autoritaires que les démocraties parlementaires.²⁵ Cela implique, à côté du développement des études historiques sur le nazisme, le fascisme et la collaboration qui ont produit Auschwitz, de porter un regard singulier sur les structures sociales autoritaires au sein des sociétés contemporaines, qui ont déjà favorisé l'antisémitisme, le racisme et la corrosion de la démocratie par le passé.
- 32 Ainsi, les pratiques quotidiennes de soumission et de discrimination qui ont provoqué la révolte banlieusarde des jeunes citoyens français issues l'immigration, en novembre 2005, s'inscrivent manifestement dans une violence normative et institutionnelle qui est tolérée socialement, dans des conditions républicaines. Dans ce cadre, il semble contre-productif de réduire le malaise de la jeunesse à une origine culturelle, ou encore d'identifier les conflits en France à la guerre civile israélo-palestinienne.
- 33 De même, la tentative d'un responsable du CRIF, M. Cukiermann, de stigmatiser les critiques de gauche, marxistes, pacifistes ou écologistes, à l'égard de la politique du gouvernement israélien, en parlant d'une « alliance rouge-vert-bruns²⁶ », n'est non seulement inopérante, mais surtout antidémocratique. Pareille attaque est non seulement communautaire, mais encore de droite ; elle est tellement autoritaire et outrancière qu'elle semble même englober la verve soixante-huitarde de Daniel Cohn-Bendit. L'interdiction de penser n'aide certainement pas la déconstruction de l'antisémitisme.
- 34 À l'invitation d'Oskar Negt, nous avons récemment tenté d'expliquer le caractère anti-autoritaire des mouvements sociaux qui traversent la France.²⁷ Le corollaire de ces mouvements rebelles réside, à notre sens, dans les structures sociales autoritaires de la société française, qui s'organise autour d'un pouvoir étatique centralisé si bien incarné par le Général de Gaulle ou encore par Nicolas Sarkozy. Tous les domaines du contrôle social, tous les micropouvoirs semblent coiffés par cette structure autoritaire, que ce soit l'éducation publique qui pratique la dictée ; la famille et son « chef de famille » officiel ; la petite entreprise paternaliste ou la grande entreprise qui organise la répression

syndicale ; la fonction publique dont les statuts ont pris pour modèle l'armée napoléonienne ; les hiérarchies médiatiques ou éditoriales ; ou encore la police nationale, chargé d'instaurer en 2005 un « état d'urgence » constitutionnel datant de la guerre d'Algérie. Aucun autre pays européen ne correspond à ce bref descriptif.

- 35 L'une des raisons de ce type de domination est, paradoxalement, l'existence de mouvements de contestation puissants, depuis les insurrections démocratiques du 19^e siècle, jusqu'aux grèves générales explosives de juin 36 et mai-juin 68, en passant par les crises de l'après-guerre, pour finir sur la mise en échec de la Constitution européenne et du Contrat première embauche en 2005-2006. Pour s'intégrer dans cette société, le mouvement communiste a depuis longtemps épousé les formes étatiques et culturelles répressives de la société, ce que Cohn-Bendit a résumé d'une manière sans doute trop sommaire dans sa formule du « pouvoir gaullo-communiste ». Il s'agit d'une coalition qui a institué l'Etat à l'après-guerre, relancé la production industrielle, cogéré la puissance nucléaire, etc. Jan Spurk a précisé, comment le PCF, écarté du gouvernement national de 1947 à 1981, s'est replié sur une contre-société dite « camp prolétarien » qui reproduisait toutes les lacunes de la société bourgeoise. Sa forme sociale était inspirée du modèle soviétique, associant acquis sociaux, apologie de la valeur-travail, défense d'une morale répressive (contre le féminisme, l'homosexualité, la dissidence, la dissonance et l'intelligentsia), portée par des organisations de masse disciplinées.
- 36 L'autorité venue d'en haut, par l'Etat et les institutions sociales, s'est donc vu complétée par en bas, par les organisations de masse syndicales et politiques majoritaires. Dans cette situation, l'émergence d'un courant transgressif, démocratique et émancipateur, à travers le mouvement étudiant, s'est soldée par un ralliement anti-autoritaire presque spontané des jeunes ouvriers. Les « faux révolutionnaires à démasquer » ont provoqué, en l'espace de quelques jours, la grève générale d'au moins sept millions de salariés. Amorce transgressive que Cornelius Castoriadis et Edgar Morin ont appelé « La Brèche »²⁸. Voilà pourquoi les partis politiques en place, dont le PCF, se sont acharnés contre l'image même de la transgression, Cohn-Bendit, cet électron libre venu de nulle part. L'étranger, qui jette un regard neuf sur la société et qui ne se sent pas liée par ses habitudes, ses inerties et le poids mort du passé qui pèse sur le cerveau des vivants.
- 37 Peu importe comment Cohn-Bendit interprète aujourd'hui lui-même la brèche qu'il a contribué à ouvrir et qu'il considère close, abandonnant les élans utopiques d'hier au bénéfice d'une politique qui répond au fait accompli de l'Histoire. Peu importe s'il mélange le libéralisme politique avec le libéralisme économique de la Commission européenne. Le principe espérance qu'il a signalé, de manière fugace, peut surgir à nouveau, sous d'autres formes, loin des figures médiatiques imposées. Loin du musée des espoirs fracassés de la génération soixante-huitarde.

NOTES

1. Voir Theodor W. Adorno, *La personnalité autoritaire*, Allia, Paris, 2007.

2. *L'Humanité* du 1^{er} septembre 2006

3. Voir notre article « Conscience de casse », *Variations* n°6, Parangon, 2006, téléchargeable gratuitement sur le site www.theoriecritique.com
4. Voir le documentaire de Patrick Rotman, *François Mitterrand ou le roman du pouvoir*, première partie, France 3, octobre 2000 (existe en DVD).
5. Voir à ce propos les essais d'André Gorz, Ernest Mandel et Jean-Marie Vincent, publiés dans *Les temps modernes* en 1968, réunis dans l'ouvrage *Frankreich 1968*, EVA, 1969.
6. *Le Monde*, 21 janvier 1999.
7. Anna Seghers, *Transit*, Editions Autrement, Paris, 1995, traduction par Jeanne Stern, p.32.
8. Adorno, *La dialectique négative*, Payot, 2003.
9. Didier Anzieu, *Créer, détruire*, Dunod, 1996 ; Micha Brumlik, *Sigmund Freud. Der Denker des 21. Jahrhunderts*, Beltz, 2006.
10. Micha Brumlik, *Kein Weg als Deutscher und Jude*, Ullstein, 2000.
11. Daniel Cohn-Bendit, *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Le Seuil, Paris, 1968. Il se moque bien évidemment de Lénine et de son « Gauchisme, maladie infantile du communisme », qui sert alors de référence idéologique au stalinisme européen pour discréditer les contestations et dissidences démocratiques.
12. Parmi les auteurs qui s'efforcent d'arriver à un usage critique des concepts heideggeriens, on peut signaler Jean-Marie Vincent, *Critique du travail. Le faire et l'agir*, PUF, 1987. Sur les implications philosophiques, sociologiques et historiques de l'existentialisme, voir aussi Jan Spurk, *Bastarde und Verräter. Jean-Paul Sartre und die französischen Intellektuellen*, Syndikat, Frankfurt, 1998.
13. Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*, Ed. Verdier, 1987 ; Emmanuel Faye, *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005. Voir aussi la réplique d'Adorno à Heidegger : Theodor W. Adorno, *Jargon de l'authenticité*, Payot, 1989.
14. Voir la correspondance Marcuse-Heidegger (www.marcuse.org). Dans sa lettre du 28 septembre 1947, expédiée de Washington, Marcuse constate : « *Le fait demeure que vous vous êtes identifié au régime en 1933-34, à un tel point que vous représentez encore aujourd'hui (...) l'un de ses soutiens les plus inconditionnels.* » (nous traduisons de l'allemand). Dans sa réponse à Marcuse – dans un courrier expédié le 20 janvier 1948, qui arrive à temps pour le quinzième anniversaire de l'arrivée au pouvoir des nazis – Heidegger refuse de faire amende honorable.
15. Perry Anderson, *La pensée tiède*, Le Seuil, 2005.
16. Karl Marx, *Sur la question juive*, La Fabrique, 2007.
17. Brumlik, *Deutscher Geist und Judenhass*, Luchterhand, München, 2000.
18. Lettre de Marx à Engels daté du 30 juillet 1862, voir Brumlik, op. cit. p.305.
19. Karl Marx, *Zur Judenfrage*, p.375 : « L'argent est le dieu agissant d'Israël, qui ne tolère aucun autre dieux à côté de lui. L'argent rabaisse tous les dieux des hommes en les transformant en marchandises. » (nous traduisons), voir Brumlik, op. cit., p.300.
20. J. P. Sartre, *Überlegungen zur Judenfrage oder : Was ist Antisemitismus ?*, Rowohlt, 1986. Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Gallimard, 1946, rééd. 1985.
21. Adorno, *La personnalité autoritaire*, Allia, 2007 ; voir A. Neumann, « La peur, les bruits, les odeurs. La personnalité autoritaire face aux dispositifs sécuritaires », *Mouvements*, été 2008.
22. Sans aborder l'aspect du Goulag, signalons simplement que les juifs étaient interdits de certaines professions sous Staline, par exemple le métier de médecin, en raison de leur appartenance culturelle.
23. Claude Lanzmann, « Shoah : unzerstörbar, dunkel, opak », in : *Spex* N.313, 3/2008, p.70-80.
24. Lanzmann, op. cit.
25. Voir l'élaboration critique complète et originale, susceptible de différencier les traits du régime nazi des régimes autoritaires telle la junte argentine et les caractéristiques de la transition démocratique, proposée par Lucia Sagradini in : *Traumatisme et résistances. Les pratiques*

artistiques en Argentine de 1976 à 1995, thèse de sociologie, Université de Caen, 2007, notamment les pages 69-98.

26. M. Cukiermann lors d'un dîner officiel du CRIF, le 27 janvier 2003, propos qui ont provoqué le départ d'une partie de la salle. Voir *Le Monde* du 28 janvier 2003.

27. Intervention publiée sous forme d'article : A. Neumann, « Französische Zustände, Frei nach Heinrich Heine 1792-2007. » in : *Das europäische Modell*, Ed. Karl Dietz, Berlin, 2007.

28. Cornelius Castoriadis / Edgar Morin, *Mai 68, La Brèche*, Ed. Fayard, rééd. 2008.

AUTEUR

ALEXANDER NEUMANN

Chargé de recherche en sociologie